LETTRE
A MM. LES DÉPUTÉS DES COMMUNES, SÉANT AUX ÉTATS-GÉNÉRAUX,

Par M. Bes . . d, Étudiant en Médecine.

Bess . .

. . . . La Liberté, ce bien
Sans qui les autres ne sont rien.



1789.

LA France, devenue depuis long-tems le théâtre malheureux du trouble & des orages, gémit encore des maux qui ont déchiré ſon ſein. En changeant de Miniſtres, elle n'a ſouvent que changé d'oppreſſeurs; elle a vu ſes propres enfans acharnés à ſa perte, s'applaudir de l'avoir fait trembler; elle a vu le glaive levé ſur la tête de ceux qui vouloient la défendre, & les récompenſes proſtituées aux traîtres qui perſécutoient; elle a vu le citoyen expirer ſous les coups du citoyen, les aſyles les plus ſacrés violés & profanés, les loix mépriſées & avilies, & dans ce déſordre affreux, elle a craint d'offrir le ſpectacle ſanglant de Rome en proie aux horreurs des guerres civiles. Ses plaies ſaigneroient encore ſi une main ſecourable ne s'étoit empreſſée de les fermer; mais grace à la bonté de Louis, elle commence à ſortir de ſes cendres & à renaître aux rayons de l'eſpérance; elle n'a plus à redouter ce duumvirat qui, enfanté dans les flancs hideux du deſpotisme, élevé à l'école des tyrans, infracteur de la nature &

des loix, a failli la réduire dans la cruelle alternative de ſervir de tombeau à ſes habitans, ou de priſon à des eſclaves : cependant elle n'oſe encore ſe livrer à l'enivrement de ſon triomphe ; ſa propre expérience lui a malheureuſement trop appris combien il falloit peu compter ſur la ſtabilité de la fortune, & combien étoit rapide le paſſage du calme à la tempête ; elle voit ſes ennemis travailler ſourdement à ſa ruine, & épuiſer tous leurs efforts pour anéantir la révolution qui doit illuſtrer le ſiecle de Louis XVI. Auguſtes repréſentans des communes, c'eſt entre vos mains qu'elle a dépoſé ſes droits & ſa défenſe ; c'eſt de votre zele qu'elle attend ſa régénération ; elle s'empreſſe déja de vous préparer des couronnes civiques ; mais c'eſt dans votre cœur que vous trouverez la premiere & la plus belle de vos récompenſes ; c'eſt celle des ames bien nées. Gardez-vous de dormir en paix ſous l'égide de votre innocence ; n'oubliez jamais qu'il y a un précipice ouvert ſous vos pas. Si vos détracteurs viennent à vous ſous la peau de brebis, c'eſt alors qu'il faut trembler davantage. Quand un grand ſe met au niveau du petit, il a beſoin de lui, ou il veut le tromper : ne ſouſcrivez à aucun impôt, à

aucun traité, que l'entrée de toutes les charges n'ait été préalablement ouverte aux membres de votre ordre. Si la nobleſſe fait le ſacrifice de ſes avantages pécuniaires, elle s'acquitte d'une dette, malheureuſement trop arriérée, envers l'équité ; mais en voulant conſerver excluſivement ſes priviléges honorifiques ; elle inſulte également à la raiſon & à l'humanité, elle décele le deſſein qu'elle a de nous écraſer. Et pourriez-vous vous contenter d'une ſatisfaction ſi légere, d'une ſatisfaction qui ne couvriroit en effet que des écueils ? Pourriez-vous ſacrifier ainſi les réclamations & l'eſpoir de 23 millions d'hommes ? N'êtes-vous pas las de porter des fers ? Mettrons-nous toujours notre honneur à mendier baſſement la protection de ces orgueilleux qui croyent nos ſervices trop payés d'un clin d'œil, qui ne nous favoriſent que pour nous mépriſer, & ne nous eſtiment que pour nous haïr ? Laiſſerons-nous toujours entre leurs mains une verge pour nous battre & nous flétrir ? Eh ! qu'importe l'égalité de l'impôt, alors qu'on eſt esclave, alors qu'il faut ignominieuſement ramper ſous des êtres que la nature avoit créés nos égaux ? Qu'importent de vaines & mépriſables richeſſes, lorſqu'elles ſont achetées aux dépens de

l'honneur ? L'homme eſt-il encore quelque choſe, quand il a perdu l'attribut de ſa grandeur, quand il eſt dépouillé de cette précieuſe liberté, qui n'eſt ſans attraits qu'aux yeux des ames baſſes & nées pour toujours l'être ? N'oſerons-nous ſecouer un joug pour lequel nous n'étions pas faits, & reprendre la place que notre origine nous avoit aſſignée. Mourons, s'il le faut, mais ſoyons libres ; car il vaux mieux n'exiſter pas que de vivre avilis. Caton ne voulut pas ſurvivre à la République, & Caton fut un héros. N'eſt-il pas tems que l'homme ſorte de l'opprobre où la barbarie des ſiecles l'avoit plongé, & que ſa grandeur originelle lui ſoit confirmée ? N'eſt-il pas tems de proſcrire cette odieuſe différence établie, à la honte de nos mœurs, entre le coupable noble & le coupable roturier ? comme ſi tous les citoyens ne devoient pas être égaux aux yeux de la loi, comme ſi le crime n'étoit pas crime partout où il ſe trouve, comme s'il ne méritoit pas, ſous les lambris dorés, le châtiment qu'il mérite ſous le chaume.

Les honneurs & les dignités n'ont-ils pas été aſſez long-tems le partage de la naiſſance pour qu'ils deviennent celui du mérite ? Si les communes ont rampé juſ-

qu'ici dans des professions basses & avilies, si elles n'ont eu dans l'état qu'une existence purement passive, peut-on faire valoir cette passivité, cette nullité absolue pour les exclure des hauts tribunaux & des grades militaires où elles ont droit de prétendre par leur patriotisme & leurs lumieres. Cette exclusion n'est-elle pas un acte attentatoire à la nature, & prescrit-on jamais contre elle? Les préjugés du rang doivent disparoître devant les talens. C'est du titre de François, & non du titre de gentilhomme qu'il faut désormais s'enorgueillir. Eh quoi! tandis que l'Europe entiere, éclairée du flambeau de la philosophie, marche à grands pas vers la liberté; la France, le berceau des arts & des sciences, la France sera-t-elle donc seule privée de l'influence des rayons lumineux qui émanent de son sein? auroit-elle à regretter ces tems malheureux où les ténebres de son ignorance lui cachoient l'horreur de sa servitude?

Toute législation qui adopte la naissance pour seul titre d'exclusion ou d'admission aux emplois honorifiques, est une législation vicieuse; elle étouffe nécessairement dans toutes les classes le germe de l'émulation, elle y entretient de continuelles semences de haine & de jalousie,

& nourrit elle-même le ver qui doit la détruire un jour : quels reſſorts employera-t-elle pour aiguillonner le courage du ſoldat ? lui fera-t-elle entendre la voix impérieuſe de l'honneur ? Hélas ! que lui importe la victoire ou la défaite ? Le mot de patrie eſt-il encore un être de réalité à ſes yeux ? oublié d'elle, ne l'a-t-il pas oubliée à ſon tour ? ne ſait-il pas qu'il eſt deſtiné à répandre obſcurément ſon ſang ? ne ſait-il pas qu'il eſt l'inſtrument ſervile du noble à qui il obéit ? s'il eſt vainqueur, éprouvera-t-il un meilleur ſort ? s'il eſt vaincu, en eſt-il plus malheureux ? n'eſt-ce pas l'âne de la fable qui ne fait que changer de maître (doit-on encore, après cela être ſurpris de la chûte rapide de ces vaſtes empires où le peuple n'étoit compté pour rien ?) ; mais ouvrez-lui la carriere des honneurs, mettez la récompenſe à côté du triomphe, vous le verrez ſortant tout-à-coup de ſa profonde léthargie, rappeller dans ſon cœur les ſentimens qui font les héros, reprendre le caractere de citoyen, & en remplir ſcrupuleuſement les devoirs. Tant que le mérite & la valeur éleverent au conſulat, Rome, compta des Cincinnatus, Rome fut la terreur de ſes ennemis ; mais dès qu'il fut le partage excluſif de la fortune & du

rang, Rome pencha vers ſa ruine, Rome devint la conquête des barbares.

Révoquer la loi qui ferme aux communes l'entrée des charges élevées & diſtinctives, c'eſt donc reprimer un abus monſtrueux, ouvrir un vaſte champ à l'émulation, rendre des citoyens à l'Etat, & acquérir au trône un ferme & invincible appui. Eh quoi! les nobles ne ſeront-ils donc jamais las de réunir toutes les autorités dans leurs mains, d'accumuler tous les privileges ſur leurs têtes? Ne les verra-t-on jamais s'attendrir aux maux du plébéïen, & partager avec lui le fardeau dont il eſt accablé? Ne conſentiront-ils jamais à reconnoître en nous des hommes & des freres? Rougiroient-ils de ſe voir placés à côté d'un membre des communes, que le mérite auroit élevé comme eux aux mêmes dignités? Taxeroient-ils notre ordre d'incapacité abſolue pour les places que nous revendiquons? Nous ne prétendons point leur conteſter la valeur; & qui doute de la tienne, généreux la Fayette, toi qui dès ta plus tendre aurore, entraîné par l'impulſion de l'héroïſme, courut cueillir des lauriers dans des climats lointains? La tyrannie expira ſous tes coups, la liberté reparut à ta voix, le nom françois vengé par toi

acquit un nouveau lustre, & l'Américain te dut & t'accorda le titre de libérateur : pouvons-nous te passer sous silence, illustre vainqueur de la Grenade ? C'est toi qui ramena la victoire sur nos vaisseaux, qui réprima l'ambition de nos fiers ennemis, & lava dans leur sang l'opprobre de notre pavillon. L'Anglois, étonné de ta bravoure, apprit qu'il n'étoit plus invincible, & il se vit contraint d'abdiquer le nom de Roi de la mer qu'il avoit insolemment usurpé. Hélas ! ta retraite fit les malheurs de la France & la honte de ton successeur. Mais vous, sublimes roturiers, Fabert, Severt & Duguay-Trouin, étiez-vous donc des lâches ? Etoit-ce à la faveur d'une réputation usurpée que l'Europe vous a compté parmi ceux qui l'avoient illustrée? Vos actions héroïques n'étoient-elles donc que l'effet d'une aveugle fortune, & seroient-elles indignes de figurer à côté de celles de Villars & de Duquaine ? Et toi, la terreur de la grande Bretagne, héroïne merveilleuse, Jeanne d'Arc, dois-tu donc être reléguée dans la classe des êtres obscurs, & en est-il dans ton sexe qui osent entrer en parallele avec toi ? Si donc nous n'avons à montrer qu'un petit nombre d'exploits militaires éclatans, c'est que nous avons toujours

toujours vu un mur de séparation entre nous & les circonſtances propres à déve-lopper les talens & à ſe faire un grand nom ; qu'on l'abatte une fois, ce mur fa-tal, & nous ne ſerons pas long-tems ré-duits à compter nos héros. Et pourquoi les nobles voudroient-ils ſe réſerver la jouiſſance excluſive des privileges hono-rifiques ? Diront-ils qu'ils ſont le prix du ſang verſé pour la patrie ? Mais le ſang des communes a-t-il été épargné ? n'a-t-il pas coulé à leurs ordres ? n'a-t-il pas ſouvent même été ſacrifié ? Les a-t-on vu jamais s'enveloppant d'un égoïſme apathique hâter la ruine de leur pays en retirant le bras qui devoit le défendre ? n'eſt-ce pas elles qui élevent les remparts, équipent les flottes, compoſent les ar-mées, gagnent les batailles, ſoutiennent les empires ? ont-elles jamais recueilli le fruit de la victoire ſans avoir éprouvé les dangers du combat ? Où ſont les monu-mens qui dépoſent contre elles ? Quelle eſt la page de nos annales qui n'atteſte hautement leur intrépidité dans l'action, leur dévouement à la choſe publique, & leur amour pour leurs Rois ? Quelles ont été juſqu'ici leurs récompenſes ? Pourquoi avec les mêmes droits, n'ont-elles pas les mêmes prérogatives ? Ne leur devroit-on

donc aucun compte de leurs ſervices ? eſt-ce que nos travaux ſeroient ſans mérite, parce que le haſard ne nous a pas fait naître gentilshommes ? l'égalité naturelle n'eſt - elle plus qu'un mot vide de ſens, une vaine chimere ? y auroit-il réellement des hommes deſtinés par leur eſſence à ramper dans la fange & l'opprobre ? Déplorables victimes d'un préjugé barbare, vous que la naiſſance dévoues à toutes les horreurs de l'humiliation, & que le malheur rends ſi précieux aux yeux du ſage, vous ſur qui nous laiſſons en ce moment tomber des pleurs, Caſtes avilies, malheureux Halachores, ſeriez-vous ſortis des mains de la nature avec l'empreinte de l'ignominie ? .. Non, ſans doute ; il n'eſt de véritable diſtinction que celle qui eſt établie par la vertu, toutes les autres ne ſont que conventionnelles & arbitraires. Gardons-nous cependant de confondre indiſtinctement tous les rangs, toutes les conditions. Il eſt des bornes dans une monarchie qu'il n'eſt pas permis de franchir, & les communes ſavent les reſpecter, elles ne viennent point ſemer le trouble & la confuſion dans la ſociété ; leurs intentions ſont pures ; elles revendiquent des droits ſacrés & impreſcriptibles, voilà tout leur crime : ſachons

aussi distinguer ce grand nombre de personnages illustres, dont l'ame tendre & compatissante gémit sur nos malheurs : image de la divinité, c'est par des bienfaits qu'ils nous font sentir leur pouvoir.

Mais hâtons-nous de sortir de cette carriere affligeante pour reposer nos regards sur des tableaux plus riants; contemplons le brillant horison qui s'étend à nos yeux : il luit enfin ce beau jour qui tardoit tant à nos desirs ; il est arrivé ce moment où toutes les passions vont déposer leur alliage & leur limon dans le creuset du patriotisme ; nous ne nous éveillerons plus au bruit des chaînes que le despotisme secouoit sur nos têtes ; nous n'entendrons plus les gémissemens du foible luttant en vain contre le crime du fort ; nous dormirons en paix dans l'enceinte de nos murs (1) : tout va s'épurer & prendre un nouvel être ; notre régénération sera l'ouvrage des Etats-généraux ! A ce mot, tous les citoyens s'attendrissent & oublient leurs maux passés pour se li-

(1) Riants coteaux de S... où j'ai pris naissance, beaux lieux où la Loire va se perdre dans l'océan, je vous reverrai encore ; je ne vous trouverai plus habités par le trouble & la terreur ; le calme aura succédé à la tempête, & je jouirai, au sein de l'amitié des bienfaits de Louis.

vrer à la joie; ils voyent l'heureux port où ils vont enfin ſe repoſer des longues fatigues de l'orage, & l'écueil inévitable contre lequel viendront follement ſe briſer les foudres de l'arbitraire. Les Etats-généraux! notre œil t'y cherche en vain, infortuné Raynal; pourquoi ta modeſtie t'éloigne-t-elle de cette aſſemblée reſpectable que tu aurois encore illuſtrée, & qui eût vengé ta vieilleſſe des cruelles perſécutions auxquelles elle a été en bute? Refuſerois-tu de pardonner aux hommes, & voudrois-tu, à l'exemple de Colomb, emporter au tombeau les marques de leur ingratitude? Qui pourra nous conſoler de ta perte? ce ſera toi, ſublime Bergaſſe; (1) & toi auſſi, orateur célebre & digne encore de l'être davantage, éloquent

(1) Bergaſſe, c'eſt au feu de ton patriotiſme que nos cœurs vont s'embraſer de l'ardent amour de la patrie; tu nous apprends à mépriſer la mort & à braver les tyrans; te modelant en tout ſur l'orateur de Rome, comme lui tu foudroyes par ton éloquence la conjuration de Catilina; comme lui tu défends ton ami contre toutes les autorités réunies; comme lui, peut-être, hélas! . . . oh non : le ciel veillera ſur tes jours, ils nous ſont trop précieux : le coup qui t'a frapppé, a frappé tous les François; ce revers manquoit à ta gloire. L'infortune imprime au génie un caractere de grandeur : Deſcartes & Fénelon nous ſeroient moins chers, s'ils n'avoient jamais été malheureux.

Chaillon ; ce ſera toi, nouveau Coriolan; (1) ce ſera vous enfin, tous tant que vous êtes, qui avez réuni le ſuffrage de vos compatriotes pour les repréſenter. Vous êtes maintenant aſſemblés auprès de Louis, comme des brebis autour de leur paſteur ; concertez avec lui le plan de la félicité publique ; faites revivre les droits de l'homme juſqu'ici dédaignés ou méconnus ; élevez une barriere invincible à la tyrannie ; tonnez contre ces odieuſes diſtinctions qui dégradent & aviliſſent l'humanité ; fixez les devoirs du citoyen, rappellez l'empire des mœurs, réprimez les les abus, écraſez ſous vos pieds le démon de l'orgueil; aſſignez les droits du Monarque & de la Nation ; banniſſez la ſervile crainte qui étouffe tous les nobles ſentimens ; ſubſtituez à ſa place l'honneur & la vertu, ces reſſorts glorieux des gouvernemens libres, & ramenez parmi nous

---

Vois d'ailleurs tous les motifs de conſolations ſe réunir en ta faveur : ſi tu deſcends dans ta conſcience, ta vertu te ſourit ; ſi tu portes tes regards autour de toi, tu te trouves environné d'une réputation délicieuſe. Grand homme, puiſſe le ſouvenir de ton dévouement paſſer juſques chez nos derniers neveux, & y trouver des imitateurs.

(1) M. le comte de Mirabeau.

cette égalité civile, ſans laquelle la régénération françoiſe ne feroit qu'un embrion monſtrueux, privé de tous les organes capables de développer ſon exiſtence & d'opérer ſon mouvement; & ſi toutes ces réformes alloient échouer contre la réſiſtance de quelques factions deſpotiques, ce ſera à vous, Sire, à mettre la main à l'œuvre, & à renverſer les obſtacles.

L'Europe entiere a les yeux fixés ſur vous, & attend avec impatience le moment qui va décider du ſort de votre Empire. Elle applaudit d'avance aux ſages réſolutions que vous puiſerez dans votre bonté paternelle; & loin de s'affliger d'une révolution qui doit être la terreur de vos ennemis, elle ſe réjouit de devoir au ſang des Bourbons l'exemple d'un acte d'héroïſme qui honorera également votre regne & l'humanité. Placée dans l'alternative de ſatisfaire l'orgueil d'une poignée d'hommes, ou de rendre à tout un peuple la liberté qu'il réclame au nom de la nature, Votre Majeſté ne balancera pas à proſcrire, ſans retour, des réclamations qui révoltent ſes intentions bienfaiſantes, & à élever ſur une baſe ſolide & indeſtructible, le temple auguſte de la félicité publique. Ah! Sire,

jugez nous d'après votre cœur, & nous ſommes aſſurés du ſuccès. Aurions-nous à craindre que vos déciſions fuſſent l'effet d'une influence étrangere ? Non, ſans doute, il s'en faut bien. Vainement l'intrigue veille & ſe fatigue pour écarter la vérité de votre auguſte perſonne ; vainement un Miniſtre prévaricateur s'efforce, du fond de ſon exil, de ſemer autour du Trône la défiance & la crainte. Vainement il oſe attaquer des êtres chers à la patrie, honorés de votre confiance, & qu'à ce titre il devroit au moins reſpecter. Vainement, enfin, pour leur trouver des crimes, il leur prête ſon caractere & ſes intentions. Votre Majeſté ſe fera jour à travers tous les nuages dont on aura voulu l'envelopper. Et comment pourriez-vous accueillir des détracteurs ſcandaleux qui ne tendent qu'à vous indigner contre vos peuples, en vous les repréſentant comme des ingrats révoltés, dont l'unique but eſt de ſecouer le joug de votre autorité, & d'élever ſur ſes débris l'étendart d'une indépendance licentieuſe & rebutante. Des ingrats révoltés ! vainqueur de Mayenne, c'eſt à tes mânes que nous en appellons. Dis-nous jusqu'où s'étend l'amour des François pour leurs

Rois; dis-nous combien de fois tu l'éprouvas, lorſque, dépoſant le ſceptre & le diadême, tu te dérobois au faſte ennuyeux de la grandeur, pour t'aſſeoir à l'humble table du berger. Dis-nous combien de fois inconnu ſous un nom emprunté, tu vis le laboureur s'attendrir & pleurer en faiſant le récit des vertus de Henri. Ton ombre s'émeut encore à ce ſouvenir flatteur, & du ſein de ta tombe tu te réjouis, ſans doute, de rendre témoignage à la fidélité d'un peuple dont tu fus les délices.

Sire, votre nom, porté ſur les aîles du reſpect & de la vénération, devient en tous lieux le ſignal de la joie & du bonheur. L'enfant ſourit en l'entendant prononcer. Il eſſaye de le bégayer, & s'il y réuſſit, alors content de lui-même, aſſuré d'avoir fait une belle action, il court tout joyeux mêler ſes larmes à celles de ſon pere attendri. Tranſportez-vous au ſein des villes, vous y ſerez témoin des fêtes que le patriotiſme célebre, & des ſtatues qu'il érige à votre gloire. Tous font des vœux pour votre conſervation. Tous demandent au ciel de prolonger vos jours aux dépens des leurs. De l'enceinte des villes paſſez ſous le chaume,

dans

dans la cabane du laboureur, vous n'y entendrez point le langage fardé d'une cour adulatrice, mais vous y verrez des vieillards en cheveux blancs se réjouir d'avoir vécu sous votre regne, lancer l'anathême & l'ignominie sur vos détracteurs, faire à leurs enfants un précepte inviolable de vous aimer & de vous bénir, menacer de tous les foudres de la malédiction paternelle l'infraction de ce précepte, & mourir avec la douce conviction de leur laisser en vous un consolateur & un pere. Vous y verrez des malheureux étendus sur le grabat perdre le souvenir de leurs douleurs, se ranimer encore, & retrouver des ris au récit de vos vertus. Rome, c'est par de pareils spectacles que tu récompensas autrefois Titus & Marc-Aurele. Tu les refusas toujours à Tibere & à Néron; les tyrans n'ont pas droit d'y prétendre.

SIRE, les communes de votre Royaume furent affranchies de la servitude féodale, par la protection de leurs Rois. C'est encore à leurs Rois qu'elles seront redevables du complément de leur existence. Elles oserent en concevoir la douce espérance dans ce jour mémorable où vous daignâtes les admettre en nombre

égal aux deux autres ordres réunis. Hélas ! n'auroient-elles fondé cet eſpoir que ſur un fantôme de liberté, barbarement érigé pour les ſéduire un inſtant, & deſtiné auſſi-tôt à rentrer dans le néant, en les y replongeant avec lui ? Se ſeroit-on fait un jeu cruel de ne leur avoir montré le bonheur que pour leur en faire ſentir plus vivement la perte. Loin de nous ces ſoupçons criminels, & périſſe celui qui leur accorderoit le moindre accueil. Gardons-nous de porter la douleur dans l'ame ſenſible de Votre Majeſté. Loin d'augmenter ſes peines, conſolons-la plutôt de celles qu'elle a éprouvées par les obſtacles qu'on a mis à l'exécution de ſes projets. Sire, vous la verrez enfin cette exécution ſi lente à vos deſirs : vous conſommerez votre ouvrage, & vous jouirez du plaiſir de faire des heureux. Qu'un deſpote Aſiatique affecte de montrer un front ſévere, & de ne laiſſer tomber que des regards ſombres & menaçans ; qu'il ſe faſſe un devoir monſtrueux de bannir le ſouris de ſes levres & la pitié de ſon cœur ; qu'il mette ſon ambition à régner par le glaive & la crainte ; qu'il ait une joie barbare à voir ſes ſujets pâlir à ſa vue & trembler à ſon nom ;

la gloire du petit-fils de Henri eſt d'établir ſon empire ſur les fondemens de l'amour; c'eſt à des hommes & non à des eſclaves qu'il doit commander. *Quand on cherche ſi fort les moyens de ſe faire craindre*, dit Monteſquieu, *on trouve toujours auparavant ceux de ſe faire haïr.* Ah! Sire, que cet inſtant va répandre de charmes ſur vos jours; vous ne marcherez plus qu'environné des vœux & des bénédictions publiques: quelles jouiſſances vous éprouverez dans votre vieilleſſe, lorſque portant vos regards en arriere vous les arrêterez à l'époque du bonheur de la France, dont vous aurez été l'artiſan. Quand vous n'exiſterez plus, vous vivrez encore dans nos cœurs; nos arrieres neveux, héritiers de nos ſentimens, viendront dépoſer ſur votre tombe le tribut de leur reconnoiſſance, mêler leurs larmes à vos cendres, embraſſer avec reſpect l'urne dépoſitaire de votre illuſtre dépouille, & jurer par vos mânes de ne perdre qu'avec la vie le ſouvenir de vos bienfaits.

Et toi, vertueux ami des François, protecteur des malheureux, appui du trône, confident d'un grand Roi, dont tu ſecondes avec tant de zele les intentions bien-

faiſantes, Miniſtre chéri & digne de l'être, tu ne ſeras point oublié ; nos cœurs t'érigent un monument que les révolutions & le tems ne détruiront jamais, & du tombeau de Louis, nous irons jetter des fleurs ſur celui de Necker.

FIN.